Le primaire, l'intelligent et le mystique

Édition critique d'un conte philosophique anonyme du XX^e siècle

François Hébert

Volume 27, numéro 5 (161), octobre 1985

L'hypothèse Dieu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60404ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hébert, F. (1985). Le primaire, l'intelligent et le mystique : édition critique d'un conte philosophique anonyme du XX^e siècle. *Liberté*, 27(5), 37–50.

FRANÇOIS HÉBERT

LE PRIMAIRE, L'INTELLIGENT ET LE MYSTIQUE

Edition critique d'un conte philosophique
anonyme du XX^e siècle

On sait qu'au vingtième siècle, l'humanisme triomphe, même si le christianisme brille encore de quelques feux, dont notre conte témoigne plus ou moins, tardif écho d'une religion vieille de deux mille ans. On sait qu'il y eut des guerres, nombreuses et sanglantes, locales et mondiales. Quand c'est la paix, elle est précaire: la vie n'a plus de sens. On tue son prochain, beaucoup se suicident; il y a des rapines, des émeutes. La peinture et la sculpture manifestent les tensions de cette époque de transition, déchirée entre la foi et l'incroyance, la superstition et l'espoir. La musique est bruyante et grinçante. Les architectes, comme des enfants, jouent avec des cubes. Vraiment, une ère prend fin tandis qu'une autre commence.

Notre conte viendrait du nord-est de l'Amérique. Nous en avons plusieurs versions, que j'ai consultées et dont il sera fait état. Le conte est anonyme. Deux autres contes philosophiques anonymes de la même provenance existent, qu'on a attribués (à tort ou à raison, nous examinerons la question dans un prochain article) au même auteur: jugez-en, ils figurent en annexe. Mais voici *Les trois adoreteurs*. Les chiffres renvoient aux notes qui le suivent, dans lesquelles nous tenterons de le déchiffrer.

LES¹ TROIS² ADORATEURS³

Trois² hommes⁴ regardaient⁵ le⁶ soleil⁷.

Le⁸ premier⁹ se tourna¹⁰ vers le⁸ second¹¹ et dit¹²:

—¹³ Le soleil⁷, c'est¹⁴ Dieu⁷.

Le⁸ second¹¹ se tourna¹⁰ vers celui-qui-venait-de-parler¹⁵ et dit¹²:

—¹⁶ C'est¹⁷ l'image¹⁸ de¹⁹ Dieu²⁰.

Le⁸ troisième^{9,11,21} s'y²² brûla²³ les yeux²⁴.

Notes:

1. Par l'article défini, l'auteur signale, semble-t-il, qu'il n'y a que trois adorateurs possibles.

2. Pourquoi trois? Ce chiffre a une longue histoire, dans la magie comme dans les mathématiques. Et dans les fables. Nous y reviendrons, car tout le sens du conte peut s'y lire.

3. Le mot venait de *adorare*, rendre un culte à, prier. Il signifie ici tout simplement: parler à. Qu'il y ait de l'or dans le mot ne contredit pas l'adage selon lequel le silence est d'or, comme les propos (*sic*) du troisième orant, à mes yeux, le vérifieront.

4. Dans certaines versions, il ne s'agit pas d'hommes, mais de *grenouilles*. Ces versions féminisent aussi le titre, par respect pour la grammaire française, et parlent d'*adoratrices*. Nous préférons ici les hommes aux grenouilles, non par cet humanisme dont nous savons les méfaits au siècle qui nous occupe, et malgré le fait que toute notre sympathie reste acquise aux charmants batraciens, mais parce que le genre féminin qu'on leur aura attribué donnerait au conte des connotations sexuelles, une coloration érotique préjudiciable à son sens, sens qu'on doit plutôt déduire comme dans un problème de géométrie ou une équation. D'autre part, même si le lecteur avisé se fût identifié à l'une ou l'autre des trois grenouilles, ce n'eût pas été le cas de la majorité, qu'il fallait tenter de rejoindre; le lecteur de ce temps-là se

voyait sûrement *en homme* et c'est de lui que l'auteur voulait parler, non des grenouilles. Il est vrai que les grenouilles eussent permis une saine distanciation, une meilleure objectivation, la claire vision de ce qui est, à savoir que l'homme, devant le soleil, n'est guère plus qu'une grenouille. Mais aussi, on eût ri d'elles; et notre conte est sérieux. Tout bien pesé, nous conserverons le mot *hommes*, mais avec un brin d'insatisfaction et, comment dire, de *nostalgie des grenouilles*, dont l'innocence (relative) et la vulnérabilité (toute la faune les chasse et s'en régale) devraient quand même, encore que ce ne soit là, peut-être, qu'un vœu pieux, transparaître dans le vocable retenu, *hommes*, celui qui désigne notre espèce, dont l'auteur nullement ne se vante.

A noter par ailleurs que l'iconographie de l'époque représente les Martiens un peu comme des grenouilles: ils sont du même vert que les plus gros spécimens du nord de l'Amérique, appelés *ouaouarons* (origine inconnue).

Deux autres remarques. J'ai²⁵ eu accès à une version du conte dans lequel il n'était question ni d'hommes ni de grenouilles, mais de *croyants*. N'agréons pas cette version, car s'il est vrai que les adorateurs dont il est ici question sont forcément (mais voir *infra*) des croyants, il n'est pas moins important de suggérer que, et nous allons maintenant dans le même sens mais plus loin que dans notre lecture de l'article défini du titre (note 1), l'auteur peut avoir voulu inclure *tous les hommes* dans ses trois catégories d'adorateurs. Bien entendu, même si nous nous contredisons quelque peu, il n'est pas tout à fait acquis que les trois adorateurs sont ce qu'on entend généralement par des croyants: qui dira que dire que le soleil, c'est Dieu, c'est nécessairement *y croire*? Peut-être qu'il s'agit d'une simple hypothèse, incertaine et commandant une réplique (qui viendra). Et puis, la présence de ces croyants changerait le sens du texte en le limitant à une classe d'humains parmi d'autres, alors que sa visée semble plutôt totalisante. Bien sûr, il n'y a que trois hommes en présence; mais

ils sont, n'est-ce pas, un échantillon exemplaire et représentatif de l'humanité entière.

Enfin, on ne manquera pas de faire le rapprochement avec les rois mages de la tradition chrétienne, dont l'auteur se sera consciemment ou obscurément souvenu. Et certes, de forts arguments militent en faveur de la comparaison. Les nôtres sont trois aussi, et chacun d'eux ressemble à chacun des adorateurs du Nouveau Testament: le premier n'a-t-il pas *l'or*, lui qui voit Dieu dans le soleil? Le second, la *myrrhe*, dans la mesure où il perçoit le reflet de Dieu, exactement comme de la myrrhe (gomme aromatique du balsamier) s'exhale le parfum? Et le troisième, *l'encens* (il s'y consume cependant)? Il faut toutefois noter qu'ici, il n'y a point d'enfant ni d'étoile, mais le seul et brillant et brûlant *soleil* (la somme de l'étoile et de l'enfant, peut-être?).

5. *Regardaient* et non *contemplaient*. Banalisation de la prière, mais aussi, semble-t-il, sacralisation du caractère profane qu'il y a dans le simple fait de regarder. Et non *voyaient*: rien ne dit que nos adorateurs voient quoi que ce soit, ni le soleil dont deux se détournent et qui foudroie le troisième, ni Dieu qui demeure invisible, mais un peu moins au troisième, peut-on supposer, malgré son aveuglement, ou à cause de lui précisément.

Qu'on me permette ici une observation sur l'intéressant trajet sémantique qui se sera opéré du verbe *garder* au verbe *regarder*, comme si dans le premier cas, quand on garde des vaches par exemple, on pouvait être en présence du complément d'objet direct, tandis que dans le second, où l'on garderait de nouveau, de manière répétée, voire différée, on devait se contenter, l'objet premier étant perdu, de la *re-garder*, de le garder à vue, à l'œil, mais sans pouvoir sur lui, comme le gardien de l'image d'une prison.

6. Une (seule) version remplace l'article défini par un assez curieux *un*, marquant peut-être par là une prégnance, celle des théories de l'époque, poético-scientifiques, décousues et relativistes, selon

lesquelles il y aurait plusieurs soleils. Aujourd'hui, une telle naïveté fait sourire, un peu comme alors on se moquait du fleuve d'Héraclite et des sphères de Parménide, sans parler de tous ceux qui avaient cru que la terre était plate et autres illuminés. Nous ne nions évidemment pas qu'il y ait, ailleurs, pour d'autres, d'autres soleils; mais chaque soleil n'est que lui-même, unique et incomparable.

7. «Cou coupé», écrivait un poète de l'époque avec une précision sidérante: en effet, le discobole manque. La tête et le corps manquent au disque qu'on voit et dont on sent sur la peau qu'il est de feu.

8. Non pas *un* mais *le*. La nuance est légère et nous ne nous y attarderons que pour insister sur le fait que *le* premier n'est pas *un* premier parmi d'autres possibles, mais *le* premier, inévitablement. Avant de concevoir Dieu, on aura vu le soleil, le jour. *Incontournable*, bien qu'on puisse *détourner* son regard, comme fera ce premier. Un autre eût-il agi autrement? Non.

9. Premier par sa philosophie: c'est l'enfant qui va parler, le naïf, le sauvage, l'innocent, l'homme préhistorique, le communiste, le fou, le saint, le poète, le guerrier. En somme, ceux qui sentent ce qu'ils pensent, et pensent ce qu'ils sentent. En un mot, tous les *primaires*.

10. L'imparfait du verbe *regarder* laissait entendre que l'action pouvait avoir une durée indéfinie; mais le réalisme nous oblige à rétablir les faits. On peut regarder le soleil durant une fraction de seconde, pas plus, même aujourd'hui; aussi l'homme, vite, le passé simple le confirme, détourne-t-il son regard.

Mais pourquoi, dans le conte, ne pas avoir utilisé le présent de l'indicatif? Le sens en aurait-il été affecté? Voir nos remarques (*supra*, note 4), à propos des grenouilles, sur la distanciation et l'objectivation; et celles (*infra*, note 22, point c) sur la dimension prophétique du conte.

Ne perdons cependant pas de vue le *mouvement* que le verbe implique, déplaçant le regard du premier vers le second, l'éloignant du soleil. L'un porte-t-il

son ombre sur l'autre? Peu importe la position précise des trois protagonistes dans l'espace, car l'auteur n'en fait pas mention. On peut, au moins et au plus, affirmer que voici forcément un triangle. Une ligne, objecteront certains. Non. Car comment ne pas voir que les deux premiers, s'ils ont quelque chose de commun (le geste, la parole, presque un dialogue), différent en même temps considérablement du troisième? Donc, nous avons une ligne (1 + 2) et un point (3): ce qui fait nécessairement un triangle.

Enfin, remarquons le mouvement du premier se tournant vers le second, et un peu plus tard, le mouvement du second vers le premier, mouvements isomorphes de celui de la terre gravitant autour du soleil, sauf qu'ici, chacun va se mettre à tourner autour de son prochain: promiscuité peu propice à la métaphysique, et séparation d'avec le soleil, et Dieu, s'ils sont le même.

11. Le second est celui qui apprend à séparer ses idées de ses sensations (par exemple, à parler, à manger avec une fourchette, à se servir d'un ordinateur). Bref, le second est à peu près tout le monde, les autres (enfants, fous, etc.) étant nettement marginaux. «Voici la civilisation, mesdames et messieurs!» aurait crié Attila à ses hordes en entrant dans les villes.

12. *Dit*: façon de parler! Car il se peut que ses paroles fussent muettes. Un visage en dit souvent plus long que des mots. A noter que *se tourner vers l'autre*, c'est déjà dire quelque chose; et que *dire*, c'est aussi faire quelque chose.

13. Signe par lequel, dans les écrits, on signalait que quelqu'un prenait la parole. Symbolise peut-être sa *langue* (l'appendice charnu). A noter, fait qui paraîtra banal à certains, que l'homme parle la même langue que le conteur: le français.

14. A prendre en son vrai sens, et non comme la poulie d'une métaphore. Dans l'histoire de l'humanité, ici joliment condensée, la métaphore n'aura été inventée que plus tard, par les contemporains du second protagoniste (ici mis en présence du premier

par un de ces raccourcis presque anachroniques dont les contes, machines à voyager dans le temps, ne se privent pas), inventée, disions-nous, précisément pour comprendre le raisonnement simpliste du premier, en le découpant en deux (soleil/Dieu), quitte à prendre (comble de l'ironie!) le verbe *être* en un sens figuré...

Ainsi, pour le premier, le-soleil-est-Dieu-et-Dieu-est-le-soleil; et ce n'est que par une aberration de la langue qu'il y a deux mots pour désigner une même chose. D'ailleurs, la langue est celle du second, le premier n'étant guère plus qu'un animal (ou un peu moins, vu que tous les animaux ont leur langue). Philosophiquement, il ne fait aucun doute que le premier homme est un pur matérialiste.

15. *Celui-qui-venait-de-parler* est son nom propre. Il s'agit du même que *le-premier* (qui était aussi son nom propre, mais en un autre temps, quelques secondes auparavant) et il est vu cette fois par le second, dont le conteur épouse la perception, la subjectivité, oubliant la sienne, s'il en a une, et s'incarnant, lui le verbe, dans la chair d'une de ses trois créatures, celle qui vient d'éprouver *le sentiment de l'histoire*. Ce n'est pas le mystère de la Trinité; c'est un truc du métier, tous les écrivains le pratiquent. Mais il y a d'évidents rapports entre le truc et le mystère.

Quant au conte, s'il est anonyme, ça ne veut pas dire que personne ne l'a écrit, ni que l'auteur était timide ou craignait d'être persécuté, mais que, par le conte, il reniait son nom commun (on a parfois attribué le conte à un certain Tremblay) et il cherchait son vrai nom, son nom *propre*. Appelons-le donc Les Trois Adorateurs (LTA).

16. Le second précise dialectiquement l'idée du premier; mais plus que cela, il opposera une théorie à une croyance, à une foi, à une certitude; en un mot, *l'abstrait au palpable*.

17. Celui-ci a lu Platon, ce qui n'est pas si mal. C'est le pur idéaliste. Mais comment une *image* prétendrait-elle à *l'être*? Et comment une chose, le

soleil, serait-elle une image? Comment une idée chaufferait-elle, éclairerait-elle? Qui chauffe sa maison avec l'idée du mazout? Il est vrai qu'au prix actuel du mazout, il serait réconfortant de pouvoir payer la facture avec l'idée de l'argent!

18. On peut se demander si, pour ce philosophe, Dieu est devant le miroir ou derrière. En tout cas, il y a dédoublement. Des modalités de la réflexion (partielle? inversée? déformée?), il n'est pas fait état. On peut tout imaginer.

19. Force est de considérer que c'est la «main» de Dieu qui tient et articule cette préposition.

20. La chose à laquelle renvoie le mot (principe, cause, personne, énergie, *you name it*), mais non la chose telle que sentie par le premier (cf. note 7): une entité point barbue, mais antérieure, idéale et lointaine. Si le soleil, c'est son image, la chose doit lui ressembler. Peut-être que Dieu est au soleil ce qu'est l'esprit à la matière (et dans le langage, le propre au figuré)? En tout cas, on comprend mal que dans l'eschatologie chrétienne, à laquelle sans doute ce conte se réfère, encore que de façon quelque peu déviante, le feu soit associé à *l'Enfer* si le feu du soleil est au *ciel*, ou au Ciel, où réside Dieu; car ou bien le feu est en haut, ou bien il est en bas (sans parler du purgatoire)²⁶. Certes, le feu sert le potier, mais aussi le pyromane... et pour les chrétiens, l'univers entier devait être un gigantesque brasier, et la vie, une immolation par le feu! C'est poétique, mais pourquoi *l'eau* ne serait-elle pas le symbole de Dieu? Ou *l'air*?

21. Sans doute ce troisième philosophe, à supposer qu'il y ait quelque sagesse dans son comportement, ce dont certains commentateurs ont douté, à tort pensons-nous, tient-il en même temps du premier (par son idiotie) et du second, dans la mesure où, puisqu'il aura bénéficié des expériences de ceux que nous pouvons appeler (note 15) *ses prédécesseurs* (c'est le *troisième*), on doit le considérer comme conscient de son sacrifice: il aura certainement eu le choix. Il sera donc la synthèse des deux: idéaliste et matérialiste à la fois. L'esprit sera pour lui une

matière; et la matière, de l'esprit.

L'hypothèse de sa stupidité a été retenue par des commentateurs, mais ils ne nous ont pas convaincus. Le cas échéant, la fable, aboutissant à cet abruti, enseignerait quoi? Elle se terminerait en queue de poisson, un peu comme une blague qui raterait son effet, n'offrirait rien en pâture aux rires.

22. Y: tout dépend de ce que LTA entend par là. Trois possibilités: le soleil, Dieu ou le débat en question.

a) Supposons d'abord qu'il s'agisse du débat en cours: mais ce n'est pas une raison bien exaltante (le remède est plus nocif que le mal) pour perdre la vue (qui est ici ou bien un des cinq sens, ou bien la vue en tant qu'elle symbolise métonymiquement, par un de ses supports, la compréhension, la connaissance, l'intelligence).

b) Alors, ce serait le soleil qui le consume? Matériellement logique, mais quel intérêt le troisième aurait-il à laisser flamber ses yeux, et quel sens cela aurait-il, le soleil n'étant que la boule de feu qu'on sait? A moins que l'échec auquel aboutirait ce troisième ne serve de leçon; que ce troisième représente tous ceux qui ne sont ni le premier ni le second; et qu'il serve de témoin malheureux à une apologétique latente: croyez au soleil-Dieu, ou croyez au soleil et à Dieu, il n'y a pas d'autre alternative...? N'excluons pas pour l'instant que LTA ait voulu nous convertir; il aurait ainsi une vision fort pessimiste du monde, nous proposant le choix entre deux (ou trois) options: crois comme ceci ou crois comme cela, ou meurs (brûle).

c) Le châtement vient de Dieu (par l'intermédiaire du soleil, si vous voulez, qui sert d'image, un glaive incandescent en l'occurrence, comme dans la philosophie de notre idéaliste; ou qui est le flamboyant corps même de Dieu, dont un membre atteint la victime, dans une optique matérialiste). C'est notre thèse: Dieu est le sacrificateur adoré; le troisième, sa victime élue, consentante, voire heureuse. Un tel sadisme (de Dieu) et un tel masochisme (de l'homme)

nous rapprochent évidemment du christianisme, aujourd'hui dans ses cendres.

Peut-être que LTA pressentait qu'on le lirait un jour dans un contexte spirituellement²⁷ anémié; et que c'est la raison profonde pour laquelle il mit ses verbes au passé, sachant que dans le futur (le présent pour nous), ses propos concerneraient le passé (le présent pour lui). Ce qui éclaire d'une lueur singulière, vus du futur, ses mages, des prophètes qui, pour ainsi dire, vont dans l'avenir sans bouger ou reviennent du futur sans y être allés!

23. Au sens propre, ce serait insupportable, mais aussi sans intérêt: cela accrédirait l'hypothèse de la stupidité de l'individu (note 21) et l'hypothèse b de la note précédente. Par contre, au sens figuré, l'homme ne devient pas aveugle; mais alors, à quoi bon? Il faut prendre le mot à la lettre: ses yeux brûlent. Mais en retenir l'esprit: il ne voit plus rien. Il faut trouver le sens en jouant avec le propre et le figuré paradoxalement joints: l'homme ne voit plus ce qu'il voit.

On peut dès lors affirmer que cet aveugle verra ce que ni le premier ni le second n'auront vu (s'étant détournés, l'un, du soleil-Dieu, l'autre, du soleil et aussi, peut-on extrapoler, de Dieu, devenu une sorte de projecteur invisible, transcendantal, et faisant de nous les héros d'un grand film, en un mot: de pures images).

Il verra quoi? Ou bien *rien*, ou bien *autre chose*, ou bien *rien de plus* que ce qu'il pouvait voir avant que la cécité-voyance ne lui advienne.

Première hypothèse: rien. S'il ne voit rien, il n'y a rien; il ne voit donc rien. Il est vraiment aveugle et on voit mal comment son sacrifice, le menant dans une telle impasse, serait justifié.

Deuxième hypothèse: autre chose. Mais quoi donc? Pas moyen de savoir, à moins de tenter soi-même l'expérience. Rien ne nous autorise, chez LTA, à espérer que l'expérience pourrait être concluante; rien, à croire qu'elle ne le serait pas. A cet égard, le texte reste proprement indéchiffrable et l'exégèse at-

teint ici sa limite, où elle reste comme en suspens.

Troisième hypothèse: rien de plus. Voilà sans doute ce que verra notre aveugle. Il verra ce que vous verriez à sa place; à sa place, vous verrez ce qu'il aura vu à la vôtre. Quoi donc, enfin? Le feu. Le feu qu'il y a *dans tout*, dans la pierre comme dans les sentiments, dans l'eau même, qui fait que les choses se font, sont et se défont. L'aveugle voit ce feu qui brûle les choses en ne les brûlant pas, qui ne les brûle pas tout en les brûlant. Les yeux en feu voient ce feu; les autres n'y voient... que du feu.

24. *Yeux* rime avec *Dieu*. Par «ses» yeux creusés par le feu, LTA voit enfin Dieu, ou encore (c'est pareil) se voit tel que Dieu le voit, ou encore (c'est encore la même chose) ainsi que Dieu Se voit. «O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux»: ce vers est souvent cité au siècle qui nous occupe (son auteur nous est inconnu).

On peut conclure que LTA était un philosophe et un mystique bien de son siècle, issu de la chrétienté tardive. Si ses références sont partiellement chrétiennes, comment ne pas être frappé par le fait que *le Christ manque*? Aucune médiation ici; les ponts sont coupés, l'échelle retirée. L'absolu dans toute sa violence refait irruption sur terre; la lumière n'est plus filtrée. Et c'est le fidèle, qui n'a plus de commerce avec ses semblables (le premier et le second), c'est *lui* qui est châtié par Dieu, en même temps qu'il est négligé par les hommes (le conte ne dit pas que ses prochains le plaindront ou soigneront ses yeux). D'une certaine façon, il *est* le Christ, mais il n'a pas de message, pas d'apôtres, aucune religion. Le contact entre Dieu et lui est fulgurant, direct et brutal: au regard répond instantanément le feu.

Certes, ce n'est pas le christianisme (maintenant quasiment disparu) qui aura permis à son œuvre de nous parvenir; mais le contraire est également vrai, car sans système *métaphysique*, comment un texte traverserait-il indemne le temps? Ici s'entrouvre *l'abîme du mystère* dans le filigrane d'une écriture paradoxalement soumise aux contraintes de son épo-

que et libérée d'elles. Et tel était précisément, peut-être, le sujet du conte.

25. Je fais alterner dans mon commentaire le *je* avec le *nous* (sans parler du *on* et du *vous*) pour plus de précision, conscient cependant de déroger quelque peu aux habitudes du genre et de créer parfois quelque apparente confusion dans l'esprit du lecteur. Je crois cependant qu'au total, nous y trouverons notre profit²⁸.

26. La solution est dans les majuscules.

27. Au sens chrétien du terme.

28. Notez dans cette phrase la présence des deux pronoms personnels.

ANNEXE

UN THÉOLOGIEN

Un théologien ruminait:

— *L'homme qui aime Dieu aime son prochain. L'homme qui aime Satan hait son prochain. L'homme qui aime Dieu doit-il haïr Satan? Dieu aime l'homme qui aime son prochain. Satan aime-t-il l'homme qui hait son prochain? Le cas échéant, Satan aime au moins un homme. Le cas échéant, ce Satan, Dieu l'aime-t-il? Si Dieu haïssait Satan, le premier ne serait pas tout amour, ou bien le second n'existerait pas. Satan existe-t-il? Bien sûr, il est la partie dont Dieu n'est pas le tout. Si Dieu aime Satan, il n'aimerait pas l'homme qui aime Dieu et qui hait Satan. Est-ce que Satan hait Dieu? Le cas échéant, il hait tous les hommes, si Dieu aime tous les hommes. Mais si Dieu aime tous les hommes, il aime aussi ceux qui le haïssent et qui aiment Satan. En ce cas, il ne sert à rien d'aimer Dieu ni de le haïr. Et cela doit être la plus lourde croix que Satan ait à porter. Quant*

à l'homme qui aime son prochain, aime-t-il Dieu? Ça dépend. Qu'est-ce qu'aimer, que haïr? Dieu le sait mieux que Satan, même si Satan le sait mieux que l'homme. Cela donne à penser, même si je sais de source sûre que personne ne sait penser. A ruminer, devrais-je dire.

LE CLOPORTE ET LA MOUCHE QUI PHILOSOPHAIENT

Un cloporte qui avait lu Platon sortit de chez lui et monta sur le toit de son logis, qui était une simple roche, d'où il harangua toutes les créatures de l'univers.

— Dans ma petite grotte, dit-il, c'est frais, humide et sombre, je vous le concède, mes amis. Mais si chez vous, c'est clair, sec, chaud et grand, prétendez-vous que vous ne vivez pas, vous aussi, dans un antre? J'ai sur vous l'avantage de voir clairement notre commune et nocturne condition. Ne vais-je pas plus souvent chez vous que vous ne venez chez moi? Le jour m'éclaire sur votre aveuglement.

Une mouche, férue d'Aristote, se posa près du cloporte.

— Tu confonds le jour et la nuit, qu'il faut distinguer. Le jour m'appartient, rentre dans ta nuit. Le soleil m'excite, ainsi que les grands espaces. Ne vois-tu pas que la nature est logique, qui donne l'air aux volatiles, la terre à sa faune, l'eau aux poissons?

— Idiote! lui lança le cloporte. Tu n'as pas songé au fait que tu es pétrie de la même matière que moi? Je suis noir et tu es noire. Noirs, nous le sommes tous, même l'ours polaire et la blanche hermine, la scintillante carpe et la candide colombe. Tes yeux ont mille facettes, mais aucune ne se tourne vers le dedans.

— *Le dedans?*

— *Ou le dehors, c'est pareil.*

Le ciel s'assombrit alors, comme pour confirmer les dires du cloporte.